

Chapitre 1

Elle ne marchait pas. Elle semblait voler au-dessus de l'asphalte. Cheveux au vent, elle avançait, arborant cet air déterminé et volontaire qui ne la quittera plus jamais. Son sourire, à la fois énigmatique et aérien, reflétait une âme enjouée que rien ne semblait atteindre. Elle me rappela immédiatement le tableau de Delacroix : *La Liberté guidant le peuple* ; mais une liberté sans drapeau, sans son côté va-t'en guerre, sans cadavres à ses pieds, à la poitrine cachée par un tee-shirt aux couleurs rendues atones par la poussière du chemin. Un petit groupe, composé de femmes, voilées pour la plupart, et de jeunes hommes aux jeans usés, la suivait respectueusement à quelques pas, dans un silence quasi-religieux.

J'étais posté à la frontière entre la Serbie et la Hongrie. Sans attaches particulières et sans convictions transcendantes, travaillant à la pige pour un grand quotidien, j'effectuais un reportage sur les migrants qui tentaient, par tous les moyens, de rejoindre l'Europe et sa quiétude. Le président Victor Orbán venait de décider d'interdire aux réfugiés d'entrer dans son pays qu'il venait d'entourer d'un mur de barbelés. Notre continent n'en finissait pas de montrer ses contradictions et ses attermoissements existentiels au monde entier. J'assistais alors aux premiers refus et aux premiers renvois, avec le cortège de désespoir qu'ils suscitaient.

Des familles exténuées, des femmes à bout de souffle portant leurs enfants, des infirmes, et même un fils handicapé sur le dos de son père se voyaient repoussés vers un chemin encore plus long, alors qu'ils pensaient avoir fait le plus difficile.

Comme toujours, devant de tels drames, mon cœur était partagé entre révolte et compassion. Mon témoignage pouvait changer les choses ; il suffit parfois d'une photo, d'une phrase, d'un tweet pour que le monde occidental se réveille enfin de sa léthargie bourgeoise. Je n'avais en fait qu'une seule envie : aider un migrant à passer, le cacher dans ma voiture, plaider sa cause aux douaniers, donner de l'argent à tous, mais je ne devais pas intervenir. Garder sa neutralité, pour mieux exposer l'inadmissible, reste la règle de base de mon métier. Je n'étais que le messenger des drames qui se déroulaient devant moi. J'avais appris à mes dépens que m'immiscer dans l'ordre des choses ne pouvait conduire qu'à de mauvais articles, des papiers sans lendemain, sans souffle. De plus en plus souvent, l'alcool me faisait oublier ma détresse au soir de journées particulièrement difficiles. Les lendemains matins étaient alors terribles, la gueule de bois décuplait une dépression qu'un nouveau spectacle de la folie humaine exacerbait. Seul le travail pouvait alors me rendre un peu de cette passion qui avait animé mes débuts. J'espérais, en vain jusque-là, prendre enfin la photo qui allait changer le monde.

Elle s'avança vers le poste-frontière comme si celui-ci n'existait pas. La jeune femme semblait irréelle, diaphane, au-dessus de toute condition humaine. Un policier vint au-devant d'elle, lui intimant, d'un geste martial, l'ordre de s'arrêter. Imperturbable, elle continua, – contourna l'obstacle et souleva la barrière avec une facilité déconcertante. Affolé, l'homme en faction tenta de la retenir. Alors, elle se planta devant lui, son regard rivé dans le sien. Dans un anglais parfait, elle lui déclara :

– Qui es-tu pour arrêter la fille de Dieu ?

Deux gouttes de sueur bourgeonnèrent immédiatement sur la couperose épanouie du douanier. Il tenta de répliquer, mais,

devant son anglais hésitant, il se retourna vers son chef, le visage paniqué. Le brigadier vint au secours de son subordonné d'un pas lent et sûr de lui. Le képi de travers, le nez bourgeonnant, l'habit un peu lustré, les chaussures pleines de poussière, il se fixa devant la personne qui osait défier la toute puissante police hongroise.

– On ne passe plus. Ordre du Premier ministre.

Le regard de l'interpellée daigna enfin se mettre au niveau de son interlocuteur :

– Gendarme, êtes-vous chrétien ?

Je vis le dos du garde-frontière se plier lentement. La question fut réitérée, avec un mélange d'autorité et de douceur qui le surprit. Il se décida à répondre.

– Je suis chrétien, mais cela ne vous regarde pas et... cela n'a rien à voir.

– Alors, qui es-tu pour arrêter la fille de Dieu ?

Les compagnons de voyage de la jeune femme entouraient maintenant l'homme qui se sentit soudain menacé, posant sa main droite sur l'étui du pistolet pendu à sa ceinture. D'un signe, elle intima à ses camarades l'ordre de reculer, ce qu'ils firent immédiatement, puis elle réitéra une fois de plus sa question.

La scène devenait intéressante. Je m'approchai, appareil photo armé, prêt à mitrailler. Quelque chose vibrait dans l'atmosphère, enveloppant le spectacle d'une intensité électrique. La migrante dégageait un ascendant hors du commun, une sorte d'aimant m'attirait vers elle. Tous les regards étaient fixés sur son visage, comme si le temps, lui-même figé, attendait son signal pour continuer sa course. Les épaules du chef se courbèrent encore plus. Visiblement, il était sous le joug de l'intruse, ne sachant que faire. Il chercha du secours dans les visages de ses collaborateurs. Ceux-ci ne reflétaient qu'embarras et surprise. Ses yeux se tournèrent alors vers le ciel. Il n'y trouva aucun salut. Le silence devenait encore plus épais, plus pesant. Même les oiseaux s'étaient tus ; seul le ronronnement de ma caméra distrait l'immobilité d'un tableau qui semblait à jamais pétrifié.

La jeune femme fit un signe à ses compagnons de la suivre avant de contourner le brigadier et de continuer sa marche vers la Hongrie. Le chef des policiers ne fit aucun geste pour les retenir. Il abaissa simplement la barrière après leur passage et retourna dans sa cahute, comme si de rien n'était. Je décidai alors instantanément de suivre le groupe, ayant l'intuition que je tenais enfin le sujet du reportage que je cherchais depuis longtemps.